

1^{er} Prix catégorie individuelle

Nouvelle écrite par Elise LEROY du collège Les Lauriers de St Jean de Monts

Comme tous les matins, je m'étais levé très tôt. Papa n'était pas rentré de la nuit, et maman s'inquiétait...Je pris le chemin de l'école, et ce que je vis ce jour là me marqua à jamais.

J'enfourchai ma bicyclette rouge toute neuve, que Papa m'avait offerte pour mes onze ans, et empruntai le chemin familial. Je passai comme chaque jour devant la boulangerie où Maman, parfois, m'envoyait acheter le pain. A cette heure-ci, il y avait toujours une queue interminable de ménagères, qui attendaient avec leur ticket de rationnement à la main. Nous étions en 1942. C'était le dernier jour d'école. Il faisait beau ; déjà, la chaleur de juillet s'était installée ; mais pourtant, il ne régnait pas cette atmosphère de joie et de fête qu'amènent habituellement les vacances. L'air était plus lourd, il pesait sur les épaules. Maman attribuait cela aux Boches. Ils étaient partout, défilaient dans les rues avec leurs armes, traquaient tout ce qui sentait le Juif. Maman les détestait. Je me rappelle la façon qu'elle avait de pincer les lèvres quand elle parlait d'eux, le mépris avec lequel elle les regardait. Papa, lui, n'était pas d'accord avec elle. Il disait qu'il fallait collaborer avec eux, car ils allaient débarrasser le pays de l'étoile jaune. Je les entendais très souvent se disputer à ce sujet.

Papa était gendarme. Lorsqu'il arborait son bel uniforme en bombant le torse, il me paraissait un véritable géant, si grand, si fort ! J'étais très fier de lui. A mes yeux, rien ni personne ne pouvait l'égaliser, encore moins le vaincre. Il lui arrivait parfois de ne pas rentrer la nuit. Une fois, je lui avais demandé pourquoi. Il m'avait répondu en fourrageant dans mes cheveux :

« C'est pour mon travail, Jo. »

Et j'avais aussitôt cessé de m'inquiéter, même si Maman, elle, ne s'était pas arrêtée.

Je n'étais plus qu'à quelques mètres de l'école. Soudain, j'entendis quelqu'un qui courait dans ma direction. Je m'arrêtai, surpris ; d'habitude, cette rue était toujours déserte à cette heure-ci. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle je l'empruntais, même si elle rallongeait mon trajet de dix bonnes minutes, parce que je pouvais m'entraîner à faire des slaloms sans que personne ne me dise rien. Puis j'entendis les cris aux accents durs et gutturaux des Allemands. Et brusquement, je les vis tous les deux apparaître au coin de la rue, une jeune fille, qui tenait par la main un petit garçon âgé de trois ou quatre ans tout au plus. Dans son autre main, elle tenait la poignée d'une longue valise noire. Quand ils me virent, qui leur barrais le passage sur mon vélo, ils s'arrêtèrent net. Aujourd'hui encore, il me

Conseil général des Jeunes Mandat 2012-2014 / Concours « Regards d'enfants sur la guerre 39/45 »

1^{er} Prix catégorie individuelle « Le violon » collège Les Lauriers de St Jean de Monts

suffit de fermer les yeux pour que je les revoie, là, plantés devant moi. Il était ravissant, ce petit garçon. Avec ses boucles brunes et ses joues roses, il avait l'air d'un ange. Mais ses yeux bruns nuancés d'or, comme de minuscules pointes de soleil emprisonnées, étaient écarquillés par un effroi indescriptible, semblable à celui des bêtes traquées. La jeune fille, elle, était plus âgée que moi. Quinze, peut-être seize ans. Sa silhouette chétive était dénuée de toutes les formes de l'adolescence. Elle était grande, pâle, et très maigre. Ses vêtements, comme ceux du petit, étaient sales et déchirés. Elle tourna vers moi son visage en lame de couteau, troué par deux immenses yeux bleus étincelants d'intelligence, couronné de courts cheveux bruns indisciplinés. Ses traits étaient durs, mais dessinés malgré tout avec une sorte de grâce un peu étrange. Nos regards se croisèrent une seconde. Et je vis tout de suite qu'elle n'avait pas peur ; elle avait un air particulier, un mélange indicible de défi, de fierté et de résignation que je n'ai jamais revu autre part que sur son visage. Ce regard se grava au fer rouge dans ma mémoire, et j'ai immédiatement ressenti pour cette fille une immense admiration. Il suffit d'un instant ; je compris, et je leur désignai un petit renforcement sombre au coin de l'immeuble qui bordait la rue. Elle hocha la tête, et je les regardai se blottir dans l'ombre. Une seconde plus tard, les Boches étaient là. Ils regardèrent autour d'eux puis commencèrent à me poser des questions, auxquelles je répondis en dissimulant derrière mon dos mes mains tremblantes. Non, je n'avais vu personne depuis que j'étais ici. Oui, j'en étais absolument sûr. Ils me dévisagèrent longuement, soupçonneux, et moi je priais de toutes mes forces pour qu'ils s'en aillent vite. Mais je dus être convainquant, parce qu'ils finirent par s'éloigner. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir de soulagement.

« Ils sont partis, vous pouvez sortir. », dis-je.

Ils sortirent de leur cachette. La jeune fille lâcha la main du petit pour s'étirer, avant de cracher dans la direction où les Boches étaient partis. Puis elle déclara, en s'adressant au vide :

« C'est pas aujourd'hui que vous nous aurez ! »

Elle rejeta sa tête en arrière et rit, un rire sec, amer, sans aucune joie. Elle attira le petit à elle, avant de se tourner vers moi :

« C'est quoi, ton nom, gamin, me demanda-t-elle.

_ Jo, répondis-je un peu sèchement, piqué au vif par le « gamin ». Je m'appelle Jo.

_ Eh bien, Jo, me dit-elle avec un sourire fatigué, tu viens de nous sauver la vie, à mon frère et à moi. Tu peux être fier de toi. ».

Elle ne dit même pas merci. Elle tourna les talons, la main de son petit frère serrée dans sa main gauche, sa valise noire dans l'autre.

« Attendez, leur criai-je, attendez ! Qu'est-ce qu'ils vous voulaient, les Boches ? »

Conseil général des Jeunes Mandat 2012-2014 / Concours « Regards d'enfants sur la guerre 39/45 »

1^{er} Prix catégorie individuelle « Le violon » collège Les Lauriers de St Jean de Monts

Elle se retourna, et me regarda avec agacement. Je crus qu'elle n'allait pas répondre, mais finalement elle dit :

« Il y a deux jours, deux d'entre eux ont voulu passer mon père à tabac ; il s'est défendu, et les a bien amochés. Il a réussi à leur échapper, mais ils ont fini par le retrouver. Ils sont venus à la maison avec d'autres Boches, et... »

Ici, sa voix se brisa. Elle prit une grande inspiration, ferma les yeux. Le garçon se colla à elle, et je vis une larme rouler sur sa joue rose. La jeune fille s'agenouilla, et, avec un bout de tissu qu'elle tira de sa poche, elle l'essuya doucement tout en murmurant des paroles rassurantes.

« Je crois qu'il est mort, acheva-t-elle en se tournant vers moi. Il nous a fait passer par la porte de derrière. Je n'ai eu le temps de récupérer que ça. »

Elle désignait sa longue valise noire. Elle avait une forme étrange, irrégulière. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien contenir. Elle dut remarquer mon regard perplexe, car elle ajouta :

« C'est mon violon. Papa s'est saigné aux quatre veines pour me l'offrir. Il...il adorait m'entendre jouer. Je ne voulais pas le leur laisser. »

_ Est-ce que vous savez où aller ? », leur demandai-je après un moment.

Elle haussa les épaules, et me dit qu'elle n'en avait aucune idée. Je leur dis que moi, je connaissais un endroit, ils n'avaient qu'à me suivre. C'était une très vieille maison, sur le chemin que j'empruntais pour me rendre à l'école. Elle était abandonnée depuis quelques mois. Ce n'était pas grand, ce ne serait pas un palace, loin de là ; mais cela ferait toujours un toit au-dessus de leur tête. Lorsque je le lui dis, la jeune fille me rit au nez, et répondit :

« N'importe quel taudis serait mieux que l'appartement où on vivait avec Papa. »

Il ne restait que quelques couvertures poussiéreuses, épaisses comme des feuilles de papier. Mais la jeune fille m'affirma que ce serait très bien. Elle posa son violon au sol, et se frotta les mains avec l'air de quelqu'un qui retrouve un chez-soi.

« Au fait, leur demandai-je, comment vous vous appelez ?

_ Mon petit frère, c'est David, me répondit-elle. Et moi, je m'appelle Lydie. ».

Je partis en promettant de revenir le lendemain matin. J'arrivai en retard à l'école, ce jour là, et j'eus droit à un regard noir de mon instituteur. Mais je m'en fichais. Je ne pensais qu'à David et Lydie.

Le soir, lorsque je revins, Papa n'était toujours pas là. Jamais il ne s'était absenté aussi longtemps. Maman et moi, on dîna dans une ambiance morose et silencieuse, puis j'allai me coucher. Vers minuit, j'entendis la porte claquer. Silencieusement, je descendis les escaliers et je vis mes parents, debout sur le seuil, qui se disputaient.

« J'étais morte d'inquiétude, s'écriait Maman. Où étais-tu ?

_ Au travail, répondit Papa, calmement, en enlevant son manteau.

_ Ton travail, siffla-t-elle.

_ Oui, mon travail. Cette fois, tu sais, ce sera de très grande envergure. On en prendra beaucoup plus que lors des autres rafles. Préparer cela, c'est beaucoup de temps.

_ Tais-toi, murmura ma mère, la voix secouée de sanglots. Tais-toi, avant que je ne te déteste pour de bon. »

Sans bruit, je remontai dans ma chambre et me pelotonnai dans mes couvertures. Mais je ne pus me rendormir.

Le lendemain matin, et ceux des quinze jours qui suivirent, je retournai voir David et Lydie. Je partais tôt le matin, sur ma bicyclette, prétextant une balade avec des copains. Je leur apportais de la nourriture que j'enfournais dans mes poches dans le dos de ma mère, et de l'eau que je prenais à la fontaine de la grande place. J'avais senti qu'il valait mieux ne rien dire à mes parents. J'ignorais pourquoi, mais je savais qu'il fallait garder ce secret pour moi. Quand ils me voyaient arriver avec la nourriture, leurs yeux, surtout ceux de David, se mettaient à briller. Je les regardais dévorer tout ce que je leur donnais comme des affamés.

Après quelques jours, ils commencèrent à me faire confiance. Je suis fier de pouvoir affirmer que j'étais devenu leur ami. Souvent, Lydie me jouait du violon. J'aimais voir ses doigts fins et gracieux voler sur les cordes, comme s'ils dansaient. La première fois que je l'entendis jouer, une mélodie douce et triste, je fus bouleversé. C'était prodigieusement beau ! Elle me confia que son rêve était d'entrer au conservatoire de musique. Avec Lydie, on se racontait tout. Nous comparions nos goûts, la musique que nous aimions, les livres que nous lisions. Je lui parlais de mes parents, elle me parlait de son père. Alors, sa voix s'emplit toujours de nostalgie et de peine. On échafaudait d'improbables projets d'avenir, sans guerre, sans Boches, sans étoile jaune, dans lesquels on était tous heureux et libres. On savait très bien, au fond, que ça n'arriverait jamais. Mais simplement en parler, ça nous réconfortait et nous redonnait espoir. Et c'était tellement bon ! David mêlait à nos conversations sa petite voix d'oiseau, et Lydie et moi l'écoutions en souriant. Ces moments-là comptent parmi mes plus beaux souvenirs. Je me souviens que, quand j'entrais dans la pièce, David criait mon nom et courait en riant se jeter dans mes bras. Je crois qu'il me considérait un peu comme un grand frère. Il se fichait du reste du monde, du moment qu'on soit là, avec lui. Ça lui suffisait. Oh ! David, David, cher petit ange, comment ont-ils pu !

Tout s'écroula le 16 juillet 1942. Cette nuit là, je fus réveillé par des cris d'enfant, qui provenaient de la rue. J'ouvris ma fenêtre, et je vis des soldats qui frappaient une femme sous les yeux de sa petite fille. Je poussai un hurlement dont je ne me serais jamais cru

capable. L'un des hommes releva la tête, et me lança méchamment : « De quoi tu te mêles, le mioche ! ». Je dévalai les escaliers pour aller avertir ma mère. Elle était dans le salon, elle pleurait. Je m'approchai d'elle, et la tirant par la manche de sa robe de chambre, je lui demandai ce qui se passait.

« Il y a une rafle, murmura-t-elle sans me regarder, tremblante. Ils prennent tous les Juifs. Même...même les enfants. »

Je crus que j'allais mourir. Pris d'un doute terrible, je lui demandai où se trouvait Papa. Elle ne me répondit pas, et se mit à pleurer de plus belle. J'en oubliai la femme et sa petite fille. En pyjama, des chaussons aux pieds, le cœur battant, priant le ciel qu'il ne soit pas trop tard, je me ruai dehors, courus jusqu'à notre cachette. Je découvris, horrifié, la pièce vide. Lorsque je ressortis dans la rue, je vis d'innombrables familles juives encerclées de soldats. Tout à coup, il y eut un horrible hurlement. On murmura qu'une femme, son bébé dans les bras, s'était jetée du toit d'un immeuble. Et tous ces gens, aux fenêtres, qui applaudissaient ! Mon Dieu, ils applaudissaient !

Je rencontrai un soldat, et lui demandai où est-ce qu'on les emmenait, tous. Il m'indiqua la salle de la Bellevilloise, non loin de là. Je connaissais, Maman m'y avait déjà emmené voir des spectacles. Ce que je vis dans cette salle, ce soir là, me hantera jusqu'à ma mort. Les visages blêmes et terrifiés, la saleté horrible, le sol jonché d'immondices, la chaleur insoutenable, les enfants seuls, criant désespérément le nom de leurs parents ; la puanteur qui vous prenait à la gorge et vous faisait frémir de dégoût ; les hurlements, les appels, les gémissements, qui se mêlaient en un vacarme effroyable. C'était mille fois pire que l'enfer. Et soudain, au milieu de l'horreur, je les vois. Je cours vers eux, je les appelle. Lydie ! David ! David ! Lydie se retourna ; elle tenait David dans ses bras. Mais brusquement, je m'arrêtai. Papa était avec eux. Mon père, si fort, si brave. Il tenait Lydie par le bras, l'entraînait sans ménagement. Je réalisai soudain que je n'avais pas vu un seul soldat Allemand. Je jouai des coudes, et enfin j'arrivai jusqu'à eux. Mon père m'aperçut, et blêmit. Il me demanda ce que je faisais ici. Je lui retournai la question. Il me répondit : « Mon devoir ». Je le suppliai de les laisser partir.

Les sauver, c'était la seule chose qui m'importait à cet instant. Plus rien d'autre ne comptait. On allait leur faire du mal, j'en étais sûr, je le savais. Je remarquai alors que la joue de David était noircie par un énorme hématome. Mon sang bouillit dans mes veines. Étais-ce mon père qui l'avait frappé ?

« C'est impossible, me répondit-il froidement.

_ Le petit, Papa ! Je t'en prie, laisse au moins partir le petit ! »

Je hurlais, les larmes aux yeux. Il m'attrapa par le bras, et me souffla à l'oreille :

Conseil général des Jeunes Mandat 2012-2014 / Concours « Regards d'enfants sur la guerre 39/45 »

1^{er} Prix catégorie individuelle « Le violon » collège Les Lauriers de St Jean de Monts

« Tu n'as pas honte ?

_ C'est toi qui devrais avoir honte ! », m'écriai-je.

Sa gifle me fit faire un pas en arrière. Je n'ai jamais pu lui pardonner ce geste. Sans un regard, il se redressa et tourna les talons, entraînant Lydie et David avec lui. Elle m'adressa un sourire de remerciement, David me fit un dernier signe de main, et ils le suivirent. De toute façon, que pouvaient-ils faire d'autre ? Soudain, Lydie se retourna et cria, à perdre haleine, tentant de couvrir le vacarme : « Jo ! Les couvertures ! Regarde sous les couvertures ! ». Nos regards se croisèrent, et je vis distinctement cette expression de défi qui lui était propre, la même que le jour de notre rencontre. Lorsque je pense à elle, aujourd'hui, c'est toujours cette image là qui me vient ; elle semble me dire : « On s'en sortira, ne t'en fais pas pour nous ! ».

Puis ils disparurent dans la foule. Je me précipitai hors de la salle, et me mis à errer dans les rues. Inconsciemment, je me rendis à notre refuge. La vue de cette pièce sombre et vide me déchirait ; mais j'étais incapable de m'en aller. Tout à coup, je mis à crier, plus fort que je n'ai jamais crié de ma vie, et à donner des coups de poings dans les murs. J'avais mal ; je m'en fichais. Je frappais, de toutes mes forces, de toute ma rage, de toute ma haine. Je les détestais, tous, les Allemands, les Français, les hommes, le monde entier ! Je les détestais, eux et leur Guerre ! Oh ! J'aurais donné n'importe quoi à cet instant pour sentir la main de Lydie sur mon épaule, pour la voir sourire, pour entendre derrière moi la jolie voix légère de David. Je ne m'arrêtai que lorsque la douleur fut insupportable. Je me laissai glisser sur le plancher, hébété, incapable d'une pensée cohérente, en contemplant mes mains ensanglantées. Puis soudain je le vis, dans un coin, le tas de couvertures. Fébrilement, je m'en approchai, et dessous, je découvris l'étui noir. Les larmes roulèrent sur mes joues. Doucement, avec une précaution infinie, je sortis le violon et le serrai contre moi.

On me retrouva, le lendemain matin, endormi sur les couvertures, enserrant toujours l'instrument de mes bras.

Jamais plus je ne les revis. Quelques années plus tard, après la fin de la Guerre, j'ai trouvé leurs deux noms dans l'interminable liste des déportés d'Auschwitz. Lydie et David Graël, âgés respectivement de seize et quatre ans. Lorsque j'ai su tout ce qu'on leur avait fait subir, à eux ainsi qu'à des milliers d'autres innocents, dans l'enceinte du Vel d'Hiv puis dans les camps, j'ai pleuré deux jours entiers, enfermé dans ma chambre. Quant à mon père, je l'ai haï tout le reste de sa vie. Plusieurs fois, il m'a dit qu'il regrettait. Mais ses regrets concernaient d'autres que moi. Là où il est, peut-être a-t-il retrouvé David et Lydie. Peut-être leur a-t-il demandé pardon. Je l'espère pour lui. Je suis vieux, à présent. Tout cela s'est passé il y a des années. J'ai eu une vie longue, et, dans l'ensemble, heureuse. Mais je

ne les ai jamais oubliés, pas une seule minute depuis cette horrible nuit. Le violon de Lydie, mon unique souvenir d'eux, le seul objet auquel je tiens vraiment, est précieusement rangé dans mon placard. Parfois, je le ressors, et alors je les revois, tous les deux, qui me sourient.